

Le fol amour de Marie de l'Incarnation

Daniel Gagnon-Barbeau

Volume 43, numéro 2 (252), mai 2001

L'expérience mystique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32732ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon-Barbeau, D. (2001). Le fol amour de Marie de l'Incarnation. *Liberté*, 43(2), 40–52.

Le fol amour de Marie de l'Incarnation

Daniel Gagnon-Barbeau

1

Quand Marie Guyard eut 17 ans, ses parents voulurent l'engager dans les liens du mariage, mais elle éprouvait une extrême répugnance, le mariage lui paraissait un état contraire à la vie de recueillement pour laquelle elle se sentait attirée. Elle y consentit néanmoins par une crainte respectueuse qu'elle avait toujours eue pour ses parents et qui l'avait portée à leur obéir en toutes choses, comme à Dieu même. Mais quand sa mère lui en apporta la nouvelle, elle lui dit ces paroles :

Ma Mère, puisque c'est une résolution prise, et que mon père le veut absolument, je me crois obligée d'obéir à sa volonté et à la vôtre ; mais si Dieu me fait grâce de me donner un fils, je lui promets dès à présent de le consacrer à son service ; et si ensuite il me rend ma liberté que je vais perdre, je lui promets encore de m'y consacrer moi-même¹.

Ainsi en 1617, Marie Guyard est mariée à Claude Martin, maître ouvrier en soie à Tours. Le 2 avril 1619, elle met au monde un petit garçon. Six mois plus tard, Marie Guyard-Martin devient

¹ Dom Claude, Martin, *Vie de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, Paris, 1677, p. 9.

veuve et refuse de se remarier. Quand elle approche de la trentaine, Marie confie son fils Claude, âgé de 11 ans, à sa sœur et à son beau-frère, puis se cloître. Elle dira se « faire mourir toute vive » en quittant son fils pour suivre un appel de Dieu.

Je Lui disais qu'Il ne permit pas que je commissey une faute en quittant cet enfant, s'Il ne voulait pas que je le quittasse mais aussi que, si c'était sa Volonté, je passerais par-dessus toutes les raisons humaines pour son Amour.

Le 22 février 1639, Marie Guyard de l'Incarnation quitte Tours. Le 4 mai 1639, elle s'embarque à Dieppe pour Québec avec quelques autres ursulines. Quand sa mère quitte la France et s'embarque pour le Canada, Claude a vingt ans. Il ne la reverra plus jamais, elle mourra à Québec le 30 avril 1672, alors que lui aura 53 ans.

2

Passer par-dessus toutes les raisons humaines pour l'amour du Très-Haut a été le destin de Marie de l'Incarnation. Amour d'une intimité pleine de passion : elle dit en parlant d'elle à la troisième personne :

Elle fait l'impossible pour gagner son cœur [de son Divin Amant], et Lui, Il lui donne un nouvel esprit de pénitence qui fait qu'elle traite son corps comme une esclave. Elle le charge de haïres, de cilices et de chaînes, le fait coucher sur le bois, et pour linceul un cilice. Elle le fait passer partie des nuits à se discipliner sanglamment [au sang]².

Malgré ces souffrances constantes et ces mortifications volontaires, Marie donne l'image d'une femme à l'âme claire et souriante. C'est toute la lumière d'un amour passionné qui resplendit dans ce cœur de femme, au point qu'on pourrait croire qu'elle en oublie ce qu'elle a de plus cher au monde, son propre fils.

² Marie de l'Incarnation, *La relation autobiographique de 1654*, préface de Dom Guy-Marie Oury, Solesmes, 1976, p. 41.

Elle dira qu'à Dieppe, au moment de s'embarquer, tous ses os avaient semblé vouloir se déboîter. Tout le temps que dura la traversée pour Québec, où ils arrivèrent le 1^{er} août, « ce fut intensivement un continuel sacrifice ».

Claude se fera moine (il deviendra prieur de l'abbaye bénédictine de Saint-Maur) dans l'espoir de retrouver sa mère par le biais de la vie religieuse.

Une intimité profonde s'établira entre la mère et le fils grâce à une abondante correspondance, dont seules les lettres de Marie nous sont parvenues³. Elles sont le lien privilégié, le fil ténu mais essentiel, qui relie le fils à sa mère exilée.

3

Marie de l'Incarnation avait une envie folle d'appartenir tout entière à Dieu, folie profonde qu'elle s'est efforcée de calmer toute sa vie en se réprimant, en se mettant sous les ordres inconditionnels de ses directeurs spirituels⁴ et en se tournant toujours vers la tâche la plus difficile à accomplir. On ne trouve dans sa détermination aucune trace de la superficialité d'une folie passagère, son cœur est constant et fidèle, tout dédié à la passion pour le Bien-Aimé.

Folle aux yeux du monde, Marie l'est de plusieurs façons. Elle l'est d'abord parce qu'elle abandonne un fils en bas âge, fils qu'elle s'est interdit de caresser et à qui elle a défendu toute caresse, folle surtout aux yeux du profane parce qu'elle écoute une voix intérieure, un peu comme Jeanne d'Arc, si l'on veut, folle parce qu'elle suit la voie que lui montrent ses visions. Cela la jette dans des comportements insensés, si excessifs qu'elle ne les révélera qu'à son directeur de conscience et puis beaucoup plus tard à son fils, dans le but de répondre à sa curiosité et aussi

³ J'ai reconstitué dans un roman les lettres perdues et je les ai choisies pour leur évocation de la crise de conscience du fils de Marie de l'Incarnation. (*Rendez-moi ma mère, lettres de Claude Martin à sa mère Marie de l'Incarnation*, Montréal, Leméac éditeur, 1994.)

⁴ Dom François de Saint-Bernard à Tours et le père Jérôme Lalemant à Québec.

de l'édifier, dans le but de l'encourager dans la poursuite du saint idéal qui le rapprocherait d'elle.

Voici ce que Marie écrit à son fils Claude dans sa *Relation autobiographique de 1654*, à propos de ses folles envolées :

Lorsque l'occasion m'obligeait d'aller en la maison des champs, mon esprit était grandement satisfait de se voir libre de l'importunité du tracas, et lors, étant dans le silence, le divin Époux me faisait expérimenter un nouveau martyr dans ses touches et embrassements amoureux, me tenant plusieurs jours de suite sans me permettre un respir ni aucun retour [...] En cette souffrance [l'Esprit du suradorable Verbe Incarné] mettait une plénitude en moi plus dure à supporter à la nature que toutes les souffrances d'une mort très cruelle. Je prenais ma course pour me distraire, mais c'était mon corps. Sans réflexion, j'allais dans les allées du bois ou des vignes comme insensée, et après, me ressouvenant de moi-même, il abattait le corps qui se laissait tomber où il se trouvait. Si j'eusse pu parler, cela m'aurait soulagée, mais j'étais captive de toutes parts. Il n'y a rien à faire qu'à souffrir la divine maîtrise de la Sacrée Personne du Verbe⁵.

Devant ces scènes excessives d'amour, on pourrait aussi parler d'un comportement schizoïde. Marie perd momentanément tous les jours contact avec la réalité et se comporte comme une grande rêveuse éveillée, elle se replie sur elle-même et entre en conversion intérieure avec son Divin Amant.

Si Marie était restée veuve, on aurait pu la penser folle, du moins la croire profondément perturbée. Déjà, à Tours, on avait commencé à la montrer du doigt, elle était connue. On la voyait venir, on disait : regardez, c'est Madame Martin qui vient, on chuchotait sur son passage ou on restait silencieux. Marie était si absorbée par ses méditations et son colloque intérieur avec son Divin Amant, qu'elle paraissait vivre dans un autre monde.

Pourtant, si paradoxale que puisse paraître sa conduite, ce n'est pas l'incompréhension totale qu'elle rencontre en son siècle. D'abord, elle s'abstient de tout révéler sur son état inté-

⁵ Marie de l'Incarnation, *op. cit.*, p. 69.

rieur, par pudeur et par gêne, et aussi de peur d'être incomprise et ridiculisée. Il faut dire aussi que ses grandes envies de mission extraordinaire ne sont pas interprétées comme des fantaisies sans signification, car son habit de religieuse légitime quelque peu cette folie qui passe pour un esprit missionnaire exemplaire.

4

C'est la révélation d'une mission outre-mer, presque outre-monde, qui la décidera à quitter la France et son fils pour toujours. Une grande aventure, aussi folle à l'époque que celle de se rendre sur la lune aujourd'hui, traversée dangereuse aussi à cause des bateaux des Anglais et des Dunkerquois qui font voile dans la Manche et au large de l'Angleterre, sans compter les nombreux bateaux de pirates qui infestent les mers encore mal connues. D'ailleurs, le vaisseau de Marie faillit ne jamais toucher les côtes de l'Amérique, le capitaine Bontemps ayant évité de justesse une collision avec un énorme iceberg.

Quand elle entendit ces mots dans un rêve, à demi éveillée : « C'est le Canada que je t'ai fait voir : il faut que tu y ailles faire une maison à Jésus et à Marie », il n'y eut point chez elle la moindre hésitation. Sans faire réflexion, elle donna son consentement à tout ce qu'une telle vocation allait entraîner. Les sacrifices qu'elle devinait, les souffrances inconnues, insoupçonnées et insoupçonnables, reçurent son « fiat » en cet instant. Elle ne reviendra pas sur cet acquiescement à la volonté manifestée du Seigneur. Aussitôt ses aspirations missionnaires se fixent : « Je ne voyais plus d'autres pays pour moi que le Canada et mes plus grandes courses étaient dans le pays des Hurons⁶ ».

La folie de Marie se caractérise par ce consentement immédiat à la volonté d'en haut, par cette absolue foi en ses voix et ses visions. Il n'y a pas de séparation entre le rêve et la réalité. La seule réalité est la réalité de la vision intérieure qui ne s'occupe pas des problèmes extérieurs, même les plus incontournables, comme la mission du Canada révélée en rêve. Naissent alors en

⁶ *Ibid*, p. 256.

elle des sentiments si puissants qu'elle est littéralement emportée vers Dieu. Le seul obstacle à cet emportement foudroyant est le fils sur la terre, et il sera contourné, mais non pas éliminé, comme on le verra, car Marie ne pourra se défaire de cet attachement profond :

Et lorsque je m'embarquai pour le Canada, et que je vis l'abandon actuel que je faisais de ma vie pour Son amour, j'avais deux vues en mon esprit, écrit-elle à son fils, l'une sur vous, l'autre sur moi. À votre sujet, il me semblait que mes os se déboîtaient et qu'ils quittaient leur lieu, pour la peine que le sentiment naturel avait de cet abandonnement. Mais à mon égard, mon cœur fondait de joie dans la fidélité que je voulais rendre à Dieu et à son Fils, Lui donnant vie pour vie, amour pour amour, tout pour tout, puisque cette divine Majesté m'en rendait digne⁷.

Malgré les permissions données par la supérieure des Ursulines et par l'évêque de Tours d'abandonner le fils, Marie restera toute sa vie inquiète et déchirée. Elle se confie à son fils, trois ans avant de mourir, et lui avoue qu'elle ne sait pas si elle a bien fait, elle s'excuse et lui demande de la pardonner si elle lui a fait du mal.

Elle avoue qu'elle a cédé à l'amour divin aux dépens de son enfant :

Il est vrai qu'encore que vous fussiez la seule chose, lui écrit-elle, qui me restait au monde où mon cœur fût attaché, Il voulait néanmoins nous séparer lorsque vous étiez encore à la mamelle, et pour vous retenir j'ai combattu près de douze ans encore en a-t-il fallu partager quasi la moitié. Enfin il a fallu céder à la force de l'amour divin et souffrir ce coup de division plus sensible que je ne puis vous le dire ; mais cela n'a pas empêché que je ne me sois estimée une infinité de fois la plus cruelle de toutes les mères. Je vous en demande pardon, mon très cher Fils, car je suis cause que vous avez souffert beaucoup d'affliction. Mais consolons-nous en ce que la vie est courte, et que nous aurons par la miséricorde de celui qui nous a ainsi séparés en ce monde, une éternité entière pour nous voir et pour nous conjouir en lui⁸.

⁷ Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, nouvelle édition par Dom Guy-Marie Oury, L'Abbaye Saint-Pierre de Solesmes, 1971, 1075 p., lettre à son fils, de Québec, le 16 août 1664.

⁸ Marie de l'Incarnation, *op. cit.*, lettre de Québec à son fils, été 1647, p. 316.

Comment comprendre que Marie puisse sincèrement souhaiter pour elle et pour son fils le martyr et la mort par la torture comme cela est arrivé fréquemment aux révérends pPères Jésuites ? Répandre son sang et donner sa vie pour Dieu, semble la chose la plus convoitée par Marie. Comment Claude peut-il en France comprendre les états d'âme de sa mère ? Seul un excès d'amour mystique peut expliquer pareilles envolées aveugles de la part de Marie, la mort ne lui fait pas peur.

Quand elle lui fait le récit de la mort des martyrs, comme dans la lettre de l'été 1647 où elle raconte avec tous les détails la mort du père Jogues, Marie cherche ainsi à édifier son fils, elle veut par ces exemples l'arracher à toutes les tentations terrestres : « Je vous aime plus pauvre religieux que si vous étiez Monarque de tout l'univers » (Lettre CCXVII), écrit Marie à son fils bénédictin alors qu'elle a 65 ans et lui 46.

5

La vie de Marie en pays barbare, constamment menacée de torture et de mort, de famine (les vaisseaux de France périssant parfois en mer), menacée du feu et du froid, comme par l'incendie de la Noël de 1653 qui jette toutes les ursulines sur la neige, cette vie exemplaire suscite l'admiration du fils, mais l'inquiète. Il reste incapable de souhaiter pour lui ou pour sa mère le martyr. En 1653, la petite colonie est si perdue qu'on a pensé faire venir des bateaux de France pour repartir, Marie a pensé retourner dans son couvent de Tours, « ou un autre lieu de France pour y fonder un Monastère » (Lettre CLI).

Nous avons tant souffert dans les commencements, écrit Marie, surtout par manque de logement, que l'on a tenu pour une chose extraordinaire que nous ne soyons pas toutes mortes, ou au moins que nous ne soyons pas devenues infirmes pour jamais. Car lorsque nous vîmes en Canada, il n'y avait pas six maisons en tout le pays, dont deux seulement étaient de pierres, les forts n'étant que de bois (Lettre CCLVII).

Il fallait être fou pour venir en ce pays et y rester, il fallait un courage inouï. Il y avait la guerre quasi constante contre les Iroquois, guerre que Marie tenait pour sacrée, guerre sainte et croisade, on voulait en finir avec les Iroquois comme avec les Infidèles. Louis XIV n'avait-il pas envoyé 6,000 hommes défaire les Turcs ? De même le régiment de Carignan en Nouvelle-France était une expédition sainte. Tout était saint en ce siècle, sauf le pauvre Claude.

Marie prie pour la guerre, il faut tuer les démons et convertir les Barbares. « Je recommande à vos prières la conversion de cette barbarie », écrit-elle à son fils (Lettre CCXXV). Cette vie de sacrifice de l'autre bout du monde incite constamment le fils à ne pas se décourager de ses petites misères, mais la comparaison est douloureuse, il a du mal à s'aimer, il a le sentiment de ne pas être à la hauteur, sa mère vit si hautement ! « Voyons-nous en lui, lui répète-t-elle, vivons en Lui ». Ce qui n'empêche pas Marie d'envoyer par la poste des graines de citrouilles à Claude et de lui expliquer comment les apprêter

en potage avec du lait, écrit-elle, et en friture : on les fait encore cuire au four comme des pommes, ou sous la braise comme des poires, et de la sorte il est vrai qu'elles ont le goût de pommes de rainettes cuites. (Lettre CCXLVI)

6

Marie avait une extrême répugnance à parler de ses expériences profondes, elles lui semblaient si déformées quand elles les jetait sur le papier. C'est dans le silence que tout se disait. C'est en se taisant, en s'effaçant, que le langage disait, en s'évanouissant qu'il faisait apparaître. « Je confesse que je ne parle qu'en bégayant de ce qui se passe entre Dieu et l'âme⁹ ».

Le Divin Amant ne peut pas tout se dire, cet amour ne peut être enfermé dans des mots, ce n'est pas possible, il est trop

⁹ Marie de l'Incarnation, *La relation autobiographique de 1654*, p. 59.

grand, trop vaste. C'est le rêve de Marie de communiquer son expérience, c'est son drame aussi de ne pouvoir partager toute sa folie avec son fils. Elle se sent bien impuissante et s'en remet à Dieu, malgré l'effort constant de ses amoureuses lettres à son fils.

Marie n'utilise pas les mots pour discourir ordinairement, elle les utilise plutôt avec méfiance, et surtout avec humilité et un sentiment d'impuissance. Pendant l'instant de l'inspiration, entre l'intense désir de parler et l'acte, le mot passe dans la subjectivité de Marie, le mot prend forme, il s'inscrit finalement sous le coup d'une force irrépessible, comme dicté.

Marie de l'Incarnation se conçoit au service non pas des mots, qui sont bien insuffisants dans la plupart des cas, mais de la haute Parole. Son autobiographie lui paraît bien fade et bien pauvre en comparaison des beautés inouïes pressenties à la lumière de sa foi aveugle. Toute son activité est essentiellement un acte d'intuition : « L'on croira peut-être que j'exagère, écrit-elle encore à son fils, j'avoue bien que je n'ai pas ici de dictionnaires propres¹⁰. » Ses lignes lui sont dictées d'en haut, elles descendent simplement sans interruption de la source même de la joie qu'elle éprouve au contact du Divin Amant. « Enfin, écrit Marie, je perdis la parole, comme si l'esprit de mon Jésus eût tout voulu pour lui¹¹ ».

Les mots de Marie ne peuvent certes pas rendre compte des extraordinaires embrassements avec le Bien-Aimé. La langue humaine est insuffisante devant cet amour :

Ce que je dis, écrit Marie, n'est qu'un bout de l'ombre de ce que l'Esprit qui me possédait me faisait dire, dans une privauté et une hardiesse étonnante. C'est pourquoi il n'y a ni études, ni retours, ni vouloirs, ni raisonnements humains en telles opérations. C'est un langage intérieur ravissant, fait par une puissance suprême, d'esprit à esprit, qui put durer une demi-heure. Après quoi mon divin Époux, qui s'était plu à me voir souffrir, m'unit à lui

¹⁰ *Ibid*, p. 79.

¹¹ *Ibid*, p. 79.

d'une façon indicible, et fus quelque temps comme pâ-
mée et défaillante en Lui¹².

Marie écrit sous l'empire de son amour pour le Divin Amant. Elle qui est pourtant femme éminemment pratique et intelligente, dans cet état mystique, elle devient en quelque sorte possédée, une possédée du Divin Amant.

7

Marie est guidée par une vision qui a toujours gain de cause sur la lucidité violente de la femme intelligente qu'elle est. Elle se voit en compagnie de son fils dans l'amour du Sacré-Cœur. Est-ce cette vision qui explique son comportement de mère trop peu humaine ? Elle croit qu'ils se retrouveront dans une parfaite communion dans le cœur du Bien-aimé, elle convie d'ailleurs constamment son fils à la rencontrer dans le Sacré-Cœur.

Rien ne tempère l'exaltation prémonitoire de la foi de Marie. Est-ce suffisant pour expliquer l'abandon de son fils au profit de son amour fou ? Henri Bremond, dans son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, consacre plusieurs pages à Marie de l'Incarnation et à son fils. Il se demande si Marie ne se serait pas trompée

victime d'une illusion égoïste et d'une ferveur déréglée. N'aurait-elle pas sacrifié au souci de sa propre perfection et de son repos le bonheur, le salut même de cet enfant difficile, un peu étrange, faible et volontaire, qui avait tant besoin d'elle, et que Dieu lui avait donné pour en faire un saint¹³ ?

Claude essaie d'imiter sa mère dans sa folie de Dieu, il essaie de goûter à cette extase, mais il n'arrive pas à la sainteté voulue, il goûte à la folie dans l'excès contraire, il se mortifie jusqu'au sang, à l'exemple de sa mère qui, dans sa jeunesse surtout, a porté le cilice et s'est flagellée en secret.

¹² *Ibid*, p. 74.

¹³ Bremond, Henri, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, tome VI, *La conquête mystique*, Paris, Bloud et Gay, 529 p., p. 59.

Voici ce que raconte candidement un disciple de Dom Claude, à propos de ses mortifications :

Lorsqu'il crut que tous étaient dans un profond sommeil, il se dépouilla nu, laissa ses habits dans sa chambre, à la réserve de son scapulaire et de son froc, dont il se couvrit, de crainte que par hasard, il ne fut rencontré de quelqu'un, s'en alla droit au jardin, où il y avait quantité de groseilliers piquants. Et étant arrivé au lieu de son sacrifice, il quitta son scapulaire et son froc, s'enveloppa le visage d'une serviette, tant pour ne pas se défigurer la face, que dans l'appréhension de se crever les yeux. Il se jeta ensuite à corps perdu dans un gros buisson, qu'il brisa entièrement à force de s'y rouler, faisant ruisseler le sang de toutes les parties de son corps délicat¹⁴.

Sa mère Marie l'avait déjà entraîné dans cette voie. Bremond s'interroge sur l'utilité de ce sacrifice. Il cite une lettre de Marie :

Il y avait bien dix ans que je le mortifiais, ne permettant pas qu'il me fit aucune caresse, comme, de mon côté, je ne lui en faisais point, afin qu'il n'eût aucune attache à moi, lorsque Notre-Seigneur m'ordonnerait de le quitter¹⁵.

Pourquoi cette mortification ?

Au fond, écrit Bremond, [Claude] n'est pas bien persuadé qu'elle ait eu raison de le mortifier à ce point, et en pure perte. Une autre mère, et non moins sainte, aurait pu raisonner à l'inverse de celle-ci : puisque je dois le navrer bientôt, doublons, en attendant, sa juste part de caresses. Orphelin, on l'est toujours assez tôt.

Et le résultat de cet abandon, demande Bremond, a-t-il rendu Claude Martin plus saint ? S'il était resté auprès de sa mère, ne serait-il pas devenu un meilleur homme ?

Tendrement couvé par sa mère, écrit l'abbé, grandissant dans l'intimité d'une sainte, Claude n'en serait-il pas

¹⁴ Dom Edmond, Martene, *La Vie du Vénérable Père Dom Claude Martin, Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, décédé en odeur de sainteté au monastère de Marmoutier, le 9 du mois d'Aoust 1696*. Écrite par un de ses disciples (dom Edmond Martene), Tours, Philbert Masson, M.DC. XCVIII (1698) [sur microfiches à la BNQ].

¹⁵ *Ibid*, p. 57.

venu, avec moins de risques et plus de douceur, au même parti ? Nous le retrouverons bientôt labouré de scrupules atroces dans sa cellule monacale, souffrant de toutes les maladies qui tourmentent d'ordinaire les natures renfermées, meurtries, les autodidactes de la sainteté. Que n'a-t-il respiré plus longtemps la conscience lumineuse, la belle sérénité, l'active allégresse de sa mère ? Nous dirons son éminente sainteté, son prestige et tout le bien que lui doit la Congrégation de Saint-Maur. Mais enfin, s'il eût été formé par sa mère, n'aurait-il pas été plus souple, plus épanoui, plus rayonnant, n'aurait-il pas fait encore plus de bien ? Autant de questions insolubles, je l'avoue, mais qui se posent, et que je ne suis pas le seul à poser¹⁶.

8

Marie hésite à parler des voies du Seigneur sur elle, par humilité, mais aussi par impossibilité de traduire. Elle ne peut pas parler comme elle le voudrait. Ses mots la laissent insatisfaite, ils sont toujours une sorte d'échec, une sorte d'aveu d'impuissance. L'Innommable ne se nomme pas. Trop dire peut lui faire perdre le fil d'argent qui la rattache au mystère d'amour, trop expliquer peut l'éloigner de son Divin et mystérieux Amant, rendre étranger le sens profond qu'elle veut révéler.

Que reste-t-il sinon l'oraison, la prière, le chant ?

Mais comment répondre à ce fils qui s'obstine à rester de plus en plus terrestre, qui appelle sa mère sans répit et la harcèle ? Car le très cher fils s'obstine à tout savoir d'elle :

Claude aspire à devenir l'héritier spirituel des papiers personnels de sa mère, écrit Dom Oury, et celle-ci y a consenti, [...] mais cela ne saurait suffire à Dom Claude ; ces papiers, il les veut tout de suite ; afin de décider sa mère à les lui communiquer, il joue l'enfant gâté ou l'enfant frustré, ce qui est tout un ; il rappelle son enfance solitaire, le sacrifice qu'il a dû faire de sa mère dès l'âge de onze ans, les heures d'intimité dont il a été privé ; et il revendique le droit, maintenant, à une compensation¹⁷.

¹⁶ *Ibid*, p. 65.

¹⁷ Dom Guy-Marie, Oury, *Dom Claude Martin, Le fils de Marie de l'Incarnation*, Sablé-sur-Sarthe, Abbaye Saint-Pierre de Solesmes, 1983, 347 p., p. 19.

Marie manifeste tant qu'elle peut son amour pour son fils :

Mon bon et très cher Fils, lui écrit-elle de Québec, voilà qu'on va lever l'ancre. Je ne puis pas vous dilater mon cœur selon mon souhait. Je suis extrêmement fatiguée de la quantité de lettres que j'ai écrites. Je crois qu'il y en a la valeur de plus de deux cents : il faut faire tout cela dans le temps que les vaisseaux sont ici avec toutes nos observances et je vous ai écrit 4 lettres desquelles je crois que vous en devez avoir reçu une dès le mois [de] septembre et les deux autres en décembre. Celle-ci n'est que pour vous renouveler mon affection et les grands désirs que j'ai de votre sainteté¹⁸.

Leur amour a été grandi par les obstacles et la séparation. Tous les deux dans le cœur du Divin, ils n'ont pas d'âge parmi les anges et les saints. Peut-être ont-ils rêvé à une scène de la Passion ou de la Nativité, Marie ressemblant à une madone sobrement habillée de son costume de religieuse ursuline indigne. Ils sont transportés dans le cœur de l'éternité même, comme deux étoiles jumelles qui vibrent de pair, deux cœurs épris d'amour, pas de l'amour d'eux-mêmes, mais de l'Amour en eux, un amour sans ombre.

Ils regardent ce feu brûler en leur cœur, ils l'entretiennent et l'attisent, un incendie où l'on n'est plus jeté sur la neige comme à la Noël de 1653 à Québec, car les ténèbres ont reculé, au-delà de la nuit mauve une aube claire se devine, les ombres fuient derrière les arbres et les Iroquois disparaissent dans les vastes bois du Canada.

Marie et Claude n'ont plus besoin d'échanger de lettres entre eux, sur leurs lèvres il y a seulement ce sourire de contentement illuminé de la joie de Lui appartenir tout entiers et d'être complices, âmes sœurs inspirées par Lui, inquiètes seulement de conserver la grâce et la jouissance des riches heures de la stricte intimité de la Suradorable Majesté.

¹⁸ Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, lettre de Québec à son fils, le 15 septembre 1644, p. 240.